

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 12 mars 1887

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

BERTHE avait écouté, l'œil fixe, la respiration sifflante.

Une ardente rougeur montait à ses joues à mesure qu'Etienne parlait.

Lorsqu'il eut achevé, elle passa ses deux mains sur son front avec un geste de folle et s'écria :

— Mon Dieu !... mais c'est horrible ! On me soupçonne... On m'accuse... et c'est lui !

— Eh bien ! oui, reprit Etienne avec emportement, c'est moi qui vous accuse ! moi qui vous aimais plus que ma vie, vous le saviez bien... Moi qui vous avais donné mon âme et qui rêvais de vous donner mon nom !... Pauvre insensé, je bâtissais mon bonheur sur un sable mouvant... la première secousse devait tout engloutir...

— Oh ! mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu !... répétait Berthe en sanglotant.

— Ce que j'ai souffert depuis quelques heures, pour suivit le jeune homme, je ne saurais vous le dire et vous ne pourriez le comprendre... Eh bien ! pour effacer jusqu'à la trace de ces tortures, il vous suffirait d'un mot... Berthe je ne demande qu'à vous croire... Souvent les apparences sont fausses... Justifiez-vous !...

— Et comment ? demanda la pauvre enfant d'une voix faible comme un souffle.

— En me disant ce que vous alliez faire hier au soir à la place Royale...

Berthe suffoquait littéralement.

Jamais situation n'avait été plus désespérante que la sienne.

Elle se trouvait prise entre son amour et son devoir.

Le devoir, la parole donnée à sa mère, lui défendaient de révéler à Etienne son véritable nom et la tache sanglante qui souillait ce nom.

Le secret de l'échafaud devait être gardé jusqu'au jour improbable de la réhabilitation de Paul Leroyer.

La jeune fille fit sur elle-même un effort héroïque et répliqua d'une voix presque ferme :

— Je suis trop fière pour consentir à me justifier aux yeux de qui doute de moi... Je n'ai rien à vous dire...

— Quoi ! balbutia douloureusement le docteur. Vous ne cherchez même pas à me désabuser... à réduire à néant mes accusations !

— Je les dédaigne ! A quoi bon les combattre ?

— Mais vous ne voyez donc pas qu'il ne faudrait qu'une parole pour me faire tomber à vos pieds en vous suppliant de me pardonner d'avoir douté !

— Cette parole, je ne la dirai pas !...

— Berthe, je ne désire qu'une chose au monde, vous savoir innocente... Jurez-moi que vous n'êtes point coupable et je vous croirai...

— Je ne jurerais rien ! En m'accusant vous

m'avez outragée ! Je refuse de me disculper et je rougirais de l'entreprendre...

Etienne se tordit les mains en murmurant avec désespoir :

— Elle ne m'aimait pas ! Elle ne m'a jamais aimé ! Tout est fini pour moi !

Ces quelques mots, et surtout l'accent avec lequel ils étaient prononcés, remuèrent Berthe jusqu'au fond du cœur et furent au moment de triompher de sa résolution.

L'amour allait l'emporter sur le devoir...

Les lèvres de la jeune fille s'entrouvraient pour crier à Etienne :

— Je vous ai toujours aimé !... Je vous aimerai jusqu'à mon dernier souffle !... Ne doutez plus de moi qui suis digne de vous... Vous allez tout savoir...

La voix de Mme Leroyer, étonnée de ce long et mystérieux colloque, s'éleva dans la chambre voisine et rappela Berthe à elle-même.

— Me voici, mère... dit-elle aussitôt. Avant une minute je serai près de toi...



— Aviez-vous véritablement perdu la clef de votre logement ? demanda l'avocat. — Page 78, col. 1.

Puis se tournant vers le docteur elle reprit :

— Si vous croyez, monsieur, que j'ai cessé d'avoir droit à votre estime, je le regrette profondément, mais je n'y puis rien... Veuillez donc à l'avenir ne plus m'interroger... Je ne répondrais pas...

Rien ne saurait donner une idée du ton glacial et presque méprisant avec lequel ces paroles furent prononcées.

— C'est bien, mademoiselle... murmura le jeune docteur, vous me punissez cruellement d'avoir eu trop raison !... Tout est brisé... mes rêves sont finis... Je ne vous reverrai plus...

— Oubliez-vous ma mère, monsieur ?... demanda Berthe avec angoisse. Allez vous donc abandonner ma mère ?...

V

— Abandonner votre mère !... répéta le neveu

de Pierre Lorient. Ne craignez pas cela, mademoiselle... Je connais les devoirs que ma profession m'impose et je ne songe point à m'y soustraire... Jusqu'au bout je donnerai mes soins à Mme Monestier... Mais hélas ! ce sera bien court...

— Que voulez-vous dire ? demanda la jeune fille éperdue.

— Je veux dire que les jours et les heures de votre mère sont désormais comptés...

— C'est impossible !... Vous parlez ainsi pour m'effrayer...

— Que Dieu me garde d'une action si lâche et si cruelle !...

— Vous vous trompez, alors ! Ce serait trop horrible !... ma mère, mon frère ! Et je resterais seule... seule au monde !... Je refuse de vous croire... Non, ma mère n'est pas en péril !...

— J'ai dit la vérité...

— Oh ! mon Dieu !... Il y a si peu de temps vous espériez encore.

— J'espérais, oui... J'avais compté sans vous, mademoiselle... De même que vous avez foulé

aux pieds mon amour, vous avez brisé le fil qui rattachait votre mère à la vie...

Ce dernier coup frappait doublement en plein cœur, Berthe anéantie ne put contenir ses sanglots.

Etienne écrivit rapidement son ordonnance.

— Voici, mademoiselle... fit-il en désignant le papier sur lequel il venait de tracer quelques lignes, je reviendrai ce soir...

Et il sortit.

Sur l'escalier il s'arrêta.

L'émotion l'étouffait. Il chancelait comme un fiévreux de la campagne de Rome.

Enfin ses larmes débordèrent, inondant son visage sans qu'il s'en aperçût.

Cet état de prostration douloureuse dura quelques secondes, puis la force d'âme triompha de l'agonie morale.

— Allons, murmura le jeune homme en poussant un long soupir, la blessure est profonde, mais elle ne sera pas mortelle... On ne peut regretter éternellement ce qu'on méprise... J'oublierai...

Et il descendit.

Berthe s'était laissée tomber à genoux et se tordait les mains avec désespoir.

— Ah ! balbutiait-elle, je souffre trop et le fardeau dépasse mes forces... Tout m'accable à la fois ! Ma mère va mourir et celui que j'aimais m'accuse d'une infamie... Ayez pitié de moi, mon Dieu ! Epargnez-moi, car je succombe...

La voix de Mme Leroyer s'éleva de nouveau.

L'enfant, essuyant ses yeux, entra dans la chambre de la

* *

mourante.

Théfer n'avait point oublié les recommandations de M. de la Tour-Vaudieu ; il se présenta dans l'après-midi à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Le duc n'était pas sorti.

Certain que son digne affidé viendrait lui rendre compte de la visite domiciliaire opérée au n° 24 de la place Royale, il l'attendait.

Peut-être l'agent de police le renseignerait-il au sujet de la folle dont la soudaine apparition les avait si vivement émus le soir précédent.

On se tromperait beaucoup en supposant que le sénateur avait l'esprit tranquille.

Il était, au contraire, effroyablement inquiet, plus inquiet peut-être que la veille.

Il se croyait, il est vrai, débarrassé de René